

LES FOUILLES BELGES DE THORIKOS (ATTIQUE).

En octobre 1963, une équipe d'archéologues belges entamait la fouille du site antique de Thorikos, sur la côte orientale de l'Attique, fouille qui s'est poursuivie méthodiquement depuis lors et devrait, selon les prévisions, se poursuivre durant plusieurs années encore. Cet événement marque un tournant dans l'histoire des études d'archéologie grecque dans notre pays. Si, en effet, des archéologues belges avaient déjà, à des titres divers, pratiqué des fouilles limitées ou des sondages ici ou là en Grèce, ou participé à des fouilles organisées par des institutions étrangères, c'est la première fois que la Belgique dispose officiellement d'un chantier archéologique dans ce pays et qu'un programme de fouille à long terme a pu être élaboré en commun par un groupe de chercheurs issus de nos quatre universités.

Voilà, ne manqueront pas de dire certains, qui est bel et bon, mais à quoi cela sert-il ? Avant de répondre, il n'est pas, je crois, inutile d'essayer de replacer le problème particulier des fouilles de Thorikos dans leur contexte, celui de la recherche archéologique en Belgique — et ailleurs — et, puisque je m'adresse ici à des historiens, de ses rapports avec la recherche historique.

Le nouveau visage de l'archéologie.

Parmi les sciences dites « auxiliaires de l'histoire » — qui sont, en fait, essentiellement des techniques d'accès aux sources —, l'archéologie est sans doute celle qui, au cours des vingt dernières années, a connu les progrès les plus fulgurants. Ces progrès ont été surtout spectaculaires dans le domaine de la prospection des sites (photographie aérienne en noir et en couleur, cartes de résistivité des sols, sondes optiques et photographiques, etc.) et dans celui de la datation des trouvailles : le symbole ^{14}C a d'ailleurs été jugé digne de figurer au blason des *Cahiers de Cléo*. Mais des bouleversements aussi profonds, quoique plus discrets, ont affecté la démarche fondamentale de l'archéologie : la fouille, qui seule permet de vérifier et de compléter les données fournies par les moyens de prospection et sans laquelle, faut-il le dire, nous n'aurions guère de matériel à dater.

On n'ignore plus aujourd'hui qu'à l'archéologie de naguère, à la recherche d'objets de collection ou de monuments d'architecture, s'est

substitué peu à peu un archéologue nouvelle manière, soucieux avant tout de « déchiffrer les archives du sol ». Ce qu'on sait moins, c'est que ce « déchiffrement » exige du fouilleur non seulement un soin minutieux et une attention soutenue, mais la mise en œuvre de techniques de creusement, de repérage et d'enregistrement des trouvailles très précises et qui se perfectionnent sans cesse. On a justement comparé le fouilleur à un archiviste qui détruirait au fur et à mesure les archives qu'il dépouille : de fait, les murs exhumés, les trouvailles telles que vases, monnaies, armes et ustensiles divers n'ont d'intérêt historique que par les relations qui les unissent à des vestiges périssables : modifications dans la consistance et la coloration des couches de terrain traversées, tessons de poterie commune que leur abondance — du moins sur les sites classiques — ne permet pas de garder tous, traces de rouille ou d'enduits impossibles à recueillir ou qui disparaissent aussitôt mises au contact de l'air. Ces vestiges périssables, l'archéologue doit s'efforcer d'en fixer avec précision le souvenir par la photographie, le dessin, les notes prises dans le carnet de fouille — indispensable rescapé de l'archéologie d'antan, mais qui, lui aussi, a changé de caractère.

Tout cela doit se faire rapidement, parfois instantanément, dans le feu de l'action, tandis que la fouille continue et que les trouvailles se succèdent à un rythme imprévisible. Le temps est révolu, où un archéologue unique se sentait capable de « surveiller » une centaine d'ouvriers déblayant chaque jour un nombre impressionnant de mètres cubes de terre à grand renfort de brouettes et de wagonnets Decauville. L'archéologue d'aujourd'hui doit être sans cesse en éveil, avoir un œil au bout de chaque pioche, de chaque couteau manié par ses ouvriers, de crainte de laisser échapper une donnée utilisable. Dans ces conditions, il est évidemment impensable qu'il se fie à l'intuition du moment pour résoudre tous les problèmes qui se poseront à lui au cours de la fouille : une préparation approfondie est indispensable, de même qu'une stricte organisation du travail sur le terrain.

Une fouille ne s'improvise pas. Elle ne s'achève pas non plus avec la mise au jour des trouvailles conservables et l'enregistrement des vestiges périssables. D'une part, en effet, il est exceptionnel qu'un mur, qu'un objet quelconque, une fois exhumés, puissent être laissés tels quels : l'enlèvement des terres de soutien, le changement brutal du milieu ambiant, l'action de l'air à laquelle ils se trouvent à nouveau soumis constituent pour eux autant de dangers — sans parler des objets abîmés ou brisés, qu'il convient de restaurer et de recoller. D'autre part, toutes les trouvailles, ainsi que les documents qui s'y rapportent doivent être inventoriés, classés, éventuellement codés en vue de leur utilisation pour la reconstitution de l'histoire — au sens le plus large — du site, qui est le but ultime de la fouille.

Les tâches multiples que je viens d'évoquer, sans prétendre d'ailleurs, tant s'en faut, être complet, exigent de ceux qui sont appelés à

les assumer une formation et un entraînement adéquats, qui ne peuvent guère s'acquérir que sur le terrain. En outre, les techniques de fouille, d'enregistrement et de conservation se modifient sans cesse. Or, il ne suffit pas, en ces matières, de « se tenir au courant de la bibliographie du sujet » : seule l'expérience permet de juger les mérites respectifs des méthodes proposées. L'archéologue doit non seulement « garder la main », mais encore tester régulièrement les dernières techniques mises au point par ses collègues, définir leurs cas d'application, les critiquer au besoin, les perfectionner et, éventuellement, en créer lui-même de nouvelles. Cela implique qu'il puisse pratiquer son métier de façon continue.

L'archéologie et l'historien.

De son côté, l'historien, à mesure que l'archéologie affinait ses moyens d'investigation, a découvert en elle une source de plus en plus importante d'informations, qu'il lui est désormais impossible de négliger. Dans le même temps, l'histoire a élargi son champ d'action : elle se veut « histoire totale », englobant toutes les formes de l'activité humaine. Pour mener à bien ce programme ambitieux, elle cherche des renseignements dans des domaines de plus en plus variés, dont l'historien d'antan n'avait cure, et ici encore l'archéologie est susceptible de lui apporter une aide substantielle. Malheureusement, la spécialisation et la « technicisation » de plus en plus poussées de cette « science auxiliaire » rendent l'utilisation des données qu'elle fournit de plus en plus difficile pour le non-initié. Ce phénomène n'est pas propre à l'archéologie : l'épigraphie, la numismatique, la vénérable philologie elle-même connaissent une évolution analogue, et l'effet cumulé de ces évolutions n'est pas sans peser lourdement sur le travail de l'historien. Je croirais volontiers que le problème le plus ardu qui se pose actuellement à lui est celui de l'intelligence et de la mise en œuvre correctes de sources de plus en plus nombreuses, dont les techniques d'accès lui échappent de plus en plus. On est d'ailleurs en droit de se demander si l'histoire totale pourra jamais être réalisée autrement que par un travail d'équipe associant des spécialistes de diverses disciplines.

Quoi qu'il en soit, l'historien d'aujourd'hui doit pouvoir compter sur la collaboration — occasionnelle ou organisée au sein d'une équipe — d'archéologues bien au courant des méthodes et des techniques les plus récentes de leur science, car eux seuls sont réellement capables de comprendre et de juger les publications de leurs collègues : pour apprécier l'exacte valeur d'une information archéologique, il faut, en effet, être à même de reconstituer par la pensée les conditions dans lesquelles elle a été recueillie, ce qui n'est pas concevable sans une expérience personnelle de la fouille. D'autre part, pour qu'un dialogue fructueux puisse s'établir entre historiens et archéologues, il est indispensable que les premiers aient reçu à l'Université une initiation,

même sommaire, au vocabulaire, aux principes méthodologiques, aux modes de pensée des seconds, initiation qu'ils ne sauraient recevoir que d'un archéologue expérimenté. Ceci vaut évidemment davantage encore pour les candidats archéologues. La formation et l'entretien d'un corps scientifique d'archéologues militants intéresse donc directement l'avenir des études historiques dans notre pays.

Pourquoi un chantier belge en Grèce ?

Comment cette formation et cet entretien sont-ils assurés actuellement ? Je n'envisagerai ici que l'archéologie grecque. Car, si les méthodes de l'archéologie sont, en gros, les mêmes pour toutes les régions et pour toutes les époques, les conditions du travail archéologique diffèrent sensiblement d'un pays à l'autre, suivant la législation de chacun et les accords qui l'unissent ou non à la Belgique. Pour la Grèce, un accord qui remonte au siècle dernier permet à de jeunes aspirants-archéologues belges, docteurs en philologie classique, en histoire ancienne ou en histoire de l'art et archéologie, choisis à tour de rôle par les quatre Universités, de passer quelques années à l'Ecole française d'Athènes au titre de membre étranger. Ils ont ainsi l'occasion de participer aux fouilles de l'Ecole, de visiter les chantiers des autres institutions étrangères et des Services archéologiques grecs, de prendre un contact direct avec les grands sites antiques et les trouvailles, anciennes ou récentes, conservées dans les Musées et les dépôts. Malheureusement, rares étaient autrefois ceux qui, après avoir achevé leur terme, retrouvaient l'occasion de fouiller en Grèce. Leur formation archéologique se perdait peu à peu, faute d'entretien, leur expérience se démodait, si bien que, paradoxalement, les « Athéniens » ont donné à la Belgique plus de philologues éminents que d'archéologues.

C'est conscient de cette lacune et désireux de la combler, afin d'assurer au stage accompli à l'Ecole française sa pleine efficacité, qu'un groupe d'anciens « Athéniens » constitua, en 1961, un Comité des Fouilles belges en Grèce, composé de professeurs des quatre Universités. Le moment était bien choisi. En effet, l'Ecole française comptait alors parmi ses membres un archéologue belge particulièrement dynamique : Herman F. Mussche. Curieux d'architecture et d'histoire militaires, il avait obtenu l'autorisation de nettoyer, dans le courant de l'automne précédent, une forteresse maritime située sur la presqu'île d'Haghios Nikolaos, à 4 km. au nord de la ville de Lavrion, sur la côté orientale de l'Attique. Son intention première était simplement de dresser le plan de cet ouvrage, mais ses promenades aux environs le convainquirent rapidement qu'il y avait là plus et mieux à faire : l'abondance des tessons de diverses époques récoltés en surface, les nombreux affleurements de murs anciens dénonçaient la présence d'un site archéologique exceptionnellement riche, s'étendant sur plus de deux kilomètres carrés. Ces vestiges étaient ceux de l'antique Thorikos, l'un des bourgs les plus importants de l'Attique à l'époque classique. Rela-

tivement peu explorés jusqu'alors, ils constituaient un champ d'action idéal pour une entreprise archéologique interuniversitaire belge.

Le projet rencontra immédiatement l'adhésion enthousiaste de l'ambassadeur de Belgique à Athènes, S. Ex. le comte G. d'Aspremont-Lynden. Fort de son appui, qui ne lui fut d'ailleurs pas ménagé, H.-F. Mussche engagea avec les autorités grecques des pourparlers qui, grâce à la compréhension du Directeur du Service hellénique des Antiquités, le regretté J. Papadimitriou, aboutirent favorablement. Il restait à convaincre le gouvernement belge. C'est à quoi s'employa le Comité des Fouilles belges en Grèce, dont le programme fut finalement agréé par le Fonds, nouvellement créé, de la recherche scientifique fondamentale collective. Le dernier obstacle étant ainsi levé, une première mission archéologique belge pouvait débarquer à Thorikos en octobre 1963, avec à sa tête H.-F. Mussche, devenu entretemps professeur à l'Université de Gand. Cinq campagnes ont eu lieu à ce jour, dont les résultats, bien qu'encore fragmentaires, n'en sont pas moins déjà appréciables.

Mort et résurrection d'une ville industrielle.

Thorikos est située sur la côte orientale de l'Attique, à une douzaine de kilomètres au nord du cap Sounion. « Sise sur la frontière septentrionale de la région minière du Laurion, la ville prit une part active dans l'exploitation des mines — dont plusieurs d'ailleurs se trouvaient sur son propre territoire —, ainsi que dans le traitement du minerai. D'autre part, sa situation au bord de la mer lui valut de jouer un rôle non négligeable dans le commerce maritime. Du côté de la terre, Thorikos occupe une position-clef, au carrefour des lignes de communication qui sillonnent l'Attique méridionale. Ces deux derniers aspects firent de la ville un point stratégique important »⁽¹⁾.

Rien d'étonnant, dès lors, à ce que Thorikos compte parmi les sites les plus anciennement peuplés de la Grèce. Philochore la mentionne comme l'une des douze *poleis* fondées par Cécrops, le premier roi mythique d'Athènes⁽²⁾. Elle aurait eu pour prince Céphale, l'amant d'Eos et l'époux malheureux de Procris⁽³⁾. C'est là également que Déméter aurait débarqué en Attique, sur le chemin d'Eleusis⁽⁴⁾. L'existence de telles légendes invitait à placer l'origine de Thorikos dès les temps mycéniens. De fait, lors de deux brèves campagnes en 1888 et 1893, l'archéologue grec Vassilios Staïs avait mis au jour deux tombeaux mycéniens à coupole, du type que les archéologues appellent *tholos*, datant de la première moitié du XV^e siècle, ainsi que les traces de deux habitats successifs, dont le plus ancien peut être daté de l'helladique

(1) H.-F. MUSSCHE, *Thorikos 1963*, p. 6.

(2) PHILOCHORE *ap.* STRABON, IX, 1, 20, p. 397 (= *Fragm. griech Historiker*, 328 F 94).

(3) PHERECYDE *ap.* SCHOLIE à l'*Odyssée*, XI, vs 321; APOLLODORE, *Bibliothèque*, II, 4, 7; ANTONINUS LIBERALIS, 41.

(4) *Hymne homérique à Déméter*, vs 126.

moyen (première moitié du deuxième millénaire)⁽⁵⁾. Les fouilles belges ont permis de remonter plus haut encore, puisqu'un sondage stratigraphique a atteint un niveau du début du bronze ancien ou de la fin du néolithique (première moitié du troisième millénaire)⁽⁶⁾.

Par ailleurs, l'occupation de Thorikos apparaît continue, au moins depuis l'helladique moyen, jusqu'à la fin du V^e siècle avant notre ère. A ce moment, elle cesse brusquement sous l'effet des bouleversements qui marquent l'avènement des temps nouveaux. Liée à l'exploitation des mines d'argent, la prospérité de Thorikos ne pouvait survivre à leur décadence : l'épuisement des filons les plus aisément accessibles, donc les plus rentables, la dépréciation de l'argent consécutive à la substitution du monnayage d'or macédonien au monnayage d'argent des cités grecques, la régression économique d'Athènes, l'insécurité due aux guerres entre les Diadoques, ces divers facteurs se conjuguèrent pour précipiter sa ruine et provoquer son abandon rapide. Dès le III^e siècle, la forteresse maritime de la presqu'île d'Haghios Nikolaos est entièrement désaffectée, ainsi qu'en témoigne la présence d'un four à plomb, que ses émanations délétères interdisaient d'installer ailleurs qu'en un lieu désert, ⁽⁷⁾ et, au premier siècle de notre ère, le géographe Pomponius Mela pouvait écrire : *Thoricos et Brauronia, olim urbes, iam, tantum nomina* ⁽⁸⁾.

Le destin particulier de Thorikos lui confère un intérêt archéologique considérable. En effet, dans la plupart des grands sites urbains de la Grèce antique, l'occupation humaine s'est poursuivie pratiquement sans interruption jusqu'à nos jours, si bien que les vestiges d'époque classique qu'on y trouve sont irrémédiablement bouleversés, mutilés, défigurés par les constructions hellénistiques, romaines, byzantines, turques et modernes qui s'y sont superposées pendant des siècles. A Thorikos, rien de tel n'est à craindre : une fois ôté le dépôt de terre arable, le premier niveau que rencontre la pioche du fouilleur est, au plus tard, contemporain de Démosthène. Le fait prend toute son importance lorsqu'on se rappelle que nous ignorons presque tout de l'architecture domestique et de l'urbanisme grecs classiques. L'essentiel de notre information dans ce domaine provient des fouilles américaines conduites entre les deux guerres mondiales à Olynthe en Chalcidique, ville éphémère fondée en 432 par des colons athéniens et dont la destruction en 348 par Philippe de Macédoine fournit le thème des *Olynthiennes*. Mais Olynthe était une cité coloniale, créée artificiellement dans les marches septentrionales de la Grèce et nécessairement différente de villes comme Athènes, Thèbes ou Corinthe, dont les origines se perdent dans les brumes de la légende : quelle image

(5) V. STAIS, *Deltion arkhaiologikon*, 6, 1890, pp. 159-160; *Praktika tis arkhaiologikis etairias*, 1893, pp. 12-17; *Ephimeris arkhaiologiki*, 13, 1895, col. 221-234 cf. J. SERVAIS, *Thorikos* 1963, pp. 27-29.

(6) J. SERVAIS, *Thorikos* 1965, pp. 24-27.

(7) H.-F. MUSSCHE, *Bulletin de correspondance hellénique*, 85, 1961, p. 204.

(8) POMPONIUS MELA, *De situ orbis*, II, 3.

un archéologue de l'avenir, qui ne connaîtrait que San Francisco, pourrait-il se faire de Paris ou de Londres ?

Or, à défaut d'Athènes, Thorikos, grosse bourgade industrielle de l'Attique, constitue un document de choix pour l'historien de l'urbanisme. Sans doute, seule une portion relativement peu étendue — environ 4.000 m² — de la ville classique a pu être dégagée jusqu'à présent. Mais, si les fouilles entreprises sous les auspices du C.F.B.G. continuent de tenir leurs promesses, le site pourrait bien mériter quelque jour le surnom de « Pompéi grecque ». D'autre part, les vestiges de plus en plus nombreux de bâtiments archaïques, subgéométriques, géométriques et méso-helladiques, sans compter plusieurs nécropoles importantes, dont les tombes s'échelonnent du VIII^e au IV^e siècle, permettent de reconstituer peu à peu et de préciser chaque année davantage l'histoire de l'agglomération et de ses habitants.

Les résultats : douze siècles de métallurgie de l'argent.

Un des résultats les plus spectaculaires des fouilles belges concerne l'histoire des techniques. Pour Xénophon, l'exploitation des mines d'argent du Laurion aurait débuté dans des temps immémoriaux⁽⁹⁾. Mais, pour qu'une telle exploitation fût possible, il fallait disposer d'un procédé pour séparer l'argent du plomb auquel il est mêlé. Ce procédé, c'est celui dit de la « coupellation », qui se fonde sur la différence de vitesse d'oxydation du plomb et de l'argent : le minerai préalablement débarrassé de sa gangue et « lavé », est fondu et versé dans une coupelle en terre cuite, de manière à offrir une large surface à l'action oxydante de l'air; le plomb s'oxyde le premier et se transforme en litharge, laissant surnager un « bouton » d'argent pur. Or, la plupart des historiens de la métallurgie hésitaient à faire remonter beaucoup plus haut que l'époque classique la découverte du procédé de « coupellation ». Quelle ne fut donc pas notre surprise, lorsque, en 1964, au cours de la fouille d'un bâtiment d'époque géométrique ancienne, nous découvrîmes dans un niveau homogène du IX^e siècle de la litharge qui, n'existant pas à l'état naturel, prouvait indiscutablement la pratique de la coupellation dès ces temps reculés⁽¹⁰⁾. L'année suivante, nouveau coup de théâtre : de la litharge apparaissait dans un niveau méso-helladique, datant probablement de la fin du XVI^e siècle ! ⁽¹¹⁾. Xénophon avait raison : une fois de plus, l'ingéniosité des Anciens met en défaut l'hypercritique des modernes.

A côté de ces découvertes, dont la portée dépasse la simple reconstitution de l'histoire du site, les fouilles ont également fait progresser celle-ci de manière appréciable. Si l'occupation de Thorikos à l'époque néolithique n'est encore attestée que par un sondage de faible

(9) XENOPHON, *Revenus*, IV, 2.

(10) J. BINGEN, *Thorikos 1964*, pp. 29-30.

(11) J. SERVAIS, *Thorikos 1965*, pp. 22-24.

étendue, les objets qu'il a livrés — essentiellement des fragments de vases — indiquent que des rapports assez étroits devaient unir dès ce moment l'Attique méridionale à l'île de Céos⁽¹²⁾. Aux habitations mésohelladiques mises au jour par Staïs est venu s'ajouter le bâtiment partiellement dégagé en 1965, qui avait peut-être une destination industrielle ou, du moins, artisanale. Les deux grandes tholoi témoignent de l'importance du site à l'époque mycénienne : elles sont évidemment à rapprocher des légendes qui placent à Thorikos la résidence du héros Céphale. Aucune trace d'habitat mycénien n'a cependant été retrouvée jusqu'à présent : les restes des maisons, que Staïs croyait contemporaines des tombes, semblent dater plutôt de l'helladique moyen. En revanche, d'autres tombes, plus petites, ont été fouillées, dont l'une fut, aux VII^e-VI^e siècles, le siège d'un culte héroïque : la tradition locale avait conservé le souvenir, sans doute embelli, des princes achéens qui avaient régné là aux temps homériques⁽¹³⁾.

Il est naturel que la période troublée qui suivit la chute de l'empire mycénien au début du XII^e siècle n'ait guère laissé de traces à Thorikos. Mais, dès la première moitié du IX^e siècle, la vocation industrielle du site s'affirme à nouveau. Les morceaux de litharge, dont il a été question plus haut, se trouvaient mêlés à des cendres, dans des cuvelles rondes creusées dans le sol d'une salle rectangulaire, flanquée d'une cour à l'ouest⁽¹⁴⁾. Ces cuvettes servaient-elles de « coupelles » et sommes-nous en présence d'un atelier métallurgique rudimentaire ? C'est, en tout cas, vraisemblable. Détail curieux : dans chacun des deux angles conservés de la pièce était calée une cruche debout ; peut-être s'agissait-il d'un rite à caractère magique, tel qu'en accompliront encore les artisans de l'époque classique pour se prémunir contre les aléas de techniques dont l'empirisme laissait une large place au hasard — partant, aux superstitions. Cet établissement géométrique ancien, qui subit plusieurs incendies, semble avoir eu une existence relativement brève. Au VIII^e siècle, son emplacement sera occupé par un cimetière, qui demeurera en usage jusqu'au IV^e siècle⁽¹⁵⁾.

En un autre point du site, le sondage qui livra les tessons néolithiques et la litharge mésohelladique mit également au jour une maison subgéométrique, datant des environs de 700⁽¹⁶⁾. Bien qu'elle n'ait pas été entièrement dégagée, elle paraît se composer d'une cour rectangulaire, que bordent au nord une série de chambres contiguës ouvrant vers le sud. L'une d'elle, qui comportait une banquette appuyée aux murs sur trois côtés et dans laquelle on a trouvé de nombreux fragments de vases à manger, à boire ou à verser, devait être une espèce de salle à manger ou de séjour. L'intérêt de la trouvaille n'a pas besoin d'être

(12) J. SERVAIS, *Thorikos 1965*, p. 27.

(13) J. SERVAIS, *Thorikos 1963*, pp. 37-39.

(14) J. BINGEN, *Thorikos 1964*, pp. 26-34; *Thorikos 1965*, pp. 31-42.

(15) J. BINGEN, *Thorikos 1963*, pp. 59-86; *Thorikos 1964*, pp. 34-46; *Thorikos 1965*, pp. 42-56.

(16) J. SERVAIS, *Thorikos 1965*, pp. 10-18.

souligné, le dossier de l'architecture domestique aux époques géométrique et subgéométrique étant des plus mince.

L'absence d'habitations du VI^e et de la première moitié du V^e siècle ne laissa pas d'abord d'étonner; car, si pour les temps plus anciens on ne peut guère citer que le témoignage — à vrai dire, assez vague — de Xénophon, l'exploitation des mines d'argent du Laurion est bien attestée dès le temps de Solon, et surtout à partir de la première guerre médique. La compagne de 1968 a permis, semble-t-il, de combler cette lacune, mais ces découvertes sont encore trop récentes pour recevoir une interprétation précise. En revanche, il est d'ores et déjà assuré que la construction connut un essor extraordinaire à Thorikos au cours du dernier tiers du V^e siècle, malgré — ou à cause de ? — la guerre du Péloponnèse : l'agglomération s'étend alors vers le nord, en remontant la pente du Vêlatouri⁽¹⁷⁾. La zone dégagée jusqu'à présent comprend une grande laverie métallurgique, un sanctuaire d'Hygie (?) et un certain nombre de maisons disposées le long de rues, dont les principales empruntent en gros le tracé des courbes de niveau, tandis que des ruelles perpendiculaires n'hésitent pas à suivre la ligne de plus grande pente. Les maisons, plus petites que celles — contemporaines — d'Olynthe, sont régulièrement orientées au sud, comme la maison du VII^e siècle.

L'élément le plus important de cet ensemble, dont les limites débordent largement celles de la fouille, est la laverie, vaste établissement industriel, où le minerai de plomb argentifère était broyé et débarrassé de ses impuretés avant d'être traité par le procédé de coupellation. Elle se compose de deux ateliers de broyage, où l'on a retrouvé des meules en trachyte de Milo, d'une aire de lavage comportant un système de bassins cimentés réunis par des trop-pleins, d'une cour triangulaire et de locaux de service (cuisine, logement des esclaves, etc.), ainsi que d'une citerne, le tout occupant une surface de quelque 600 m². Construite vers 425, elle fut abandonnée à la fin du siècle; la présence d'un stock important de minerai brut indique que cet abandon fut soudain. Il est logique de le mettre en rapport avec les événements qui précipitèrent la chute d'Athènes : prise de Décélie par les Spartiates en 413, qui favorisa les défections d'esclaves travaillant dans les mines, défaite de Mytilène en 406, qui provoqua la mobilisation de ce qui restait de main-d'œuvre servile pour reconstituer les équipages de la flotte de guerre, désastre d'Aegos-Potamos en 405, à la suite duquel l'Attique méridionale, que seule la voie maritime reliait encore à sa capitale, se trouva privée de ce dernier lien.

Autre témoin des luttes entre Athènes et Sparte à la fin du V^e siècle : la forteresse maritime, dont l'étude par H.-F. Mussche en 1961 constitua le point de départ des fouilles belges de Thorikos. Xénophon

(17) H.-F. MUSSCHE, *Thorikos 1963*, pp. 87-104; *Thorikos 1964*, pp. 48-62; *Thorikos 1965*, pp. 57-71; G. DONNAY, *Thorikos 1964*, pp. 63-72.

nous apprend, en effet, qu'en 412 « les Athéniens fortifièrent Thorikos »⁽¹⁸⁾. On croyait autrefois qu'on avait alors entouré la ville entière d'une enceinte fortifiée. Mais cette enceinte, longue de 2 à 5 km. selon les auteurs, n'a jamais existé que dans l'imagination des voyageurs, trompés par les vestiges des puissants murs de soutènement, indispensables assises des constructions étagées sur les flancs du Vélaturi, et par une tour carrée qui a le double défaut d'être isolée... et de dater du IV^e siècle - Le seul ouvrage avec lequel on puisse identifier la fortification dont parle Xénophon reste donc la forteresse maritime élevée sur la presqu'île d'Haghios Nikolaos⁽¹⁹⁾. Les données chronologiques fournies par son nettoyage et les sondages complémentaires qui l'accompagnaient confirment l'identification. Des forteresses analogues furent construites, en 412 également, Sounion et à Rhammonte: il s'agissait de répondre à la menace que la tête de pont spartiate installée à Décélie l'année précédente faisait peser sur le district du Laurion, en créant une série de points d'appui à partir desquels des patrouilles pouvaient contrôler et intercepter les infiltrations ennemies dans cette zone vitale pour l'économie athénienne. La hâte avec laquelle la forteresse de Thorikos fut édiflée se traduit d'ailleurs par l'appareil peu soigné des murs et leurs fondations souvent insuffisantes.

Parmi les édifices de la fin du V^e siècle, il convient de mentionner encore, dans la plaine cette fois, un bâtiment dorique — sans doute un temple — connu au moins depuis le XVIII^e siècle, fouillé à diverses reprises au cours du XX^e siècle, puis enseveli sous les alluvions de l'Adami et recherché en vain depuis. Grâce à des levés topographiques très précis, fondés sur d'anciennes photographies montrant le temple dans son paysage, nous sommes parvenus à en retrouver l'emplacement⁽²⁰⁾. Les colonnes du péristyle et les degrés du soubassement sont inachevés : seule l'amorce inférieure des cannelures a été taillée, les fûts demeurant lisses, et les tenons grossiers qui servirent à manipuler les blocs avant leur mise en place n'ont pas été ravalés. Des traces identiques d'inachèvement caractérisent le petit temple de Némésis à Rhammonte, dont la construction, entreprise à la faveur de la paix de Nicos en 420, dut être interrompue par la reprise des hostilités. On peut supposer que le temple de Thorikos connut un destin analogue.

Si la laverie métallurgique cessa définitivement toute activité vers 405, diverses traces de réoccupation du site au IV^e siècle ont été mises au jour⁽²¹⁾. Cette réoccupation couvre, semble-t-il, le deuxième et le troisième quart du siècle. Elle correspond à la reprise de l'exploitation des mines dans le cadre de la politique financière de Callistratos (373-366), qui marqua pour la région du Laurion le début d'une nouvelle — et première — période de prospérité, dont l'apogée se place sous le

(18) XENOPHON, *Helléniques*, I, 2, 1.

(19) H.-F. MUSSCHE, *Bulletin de correspondance hellénique*, 85, 1961, pp. 176-205.

(20) H.-F. MUSSCHE, *Thorikos* 1964, pp. 73-76.

(21) H.-F. MUSSCHE, *Thorikos* 1965, p. 71.

gouvernement d'Euboulos (354-340) et dont le déclin s'amorcera au lendemain de celui de Lycurgue (338-326). Aux deux phases de haute conjoncture que Thorikos connut à la fin de l'époque classique correspondent d'ailleurs les deux phases de construction de son théâtre : les gradins inférieurs, en pierre, datent de la seconde moitié du V^e siècle; les gradins supérieurs en bois et leur mur de soutènement en bel appareil régulier datent du milieu du IV^e (22).

Comme on le voit, les données de l'archéologie et celles de l'histoire se complètent et s'éclairent mutuellement. Il ne s'agit néanmoins que de résultats partiels, portant sur une exploration encore très insuffisante du site. Mais ils fournissent déjà une base solide et un guide aux recherches ultérieures, dont ils garantissent par ailleurs qu'elles seront fructueuses. Si l'équipe archéologique belge de Thorikos parvient à mener à bien la tâche qu'elle s'est donnée, elle sera en mesure d'apporter dans quelques années une lumière nouvelle sur l'évolution d'une bourgade industrielle de l'Attique depuis le néolithique jusqu'à l'aube des temps hellénistiques et, par-là, une contribution importante à l'histoire économique, technique, domestique, urbanistique et religieuse du monde grec.

Guy DONNAY.

Conservateur a.i. du Musée
de Mariemont.

(22) T. HACKENS, *Thorikos* 1965, pp. 95-96.